

# Les sens de la nuit. Enquête sur des sensorialités urbaines coloniales à Madagascar et au Mozambique

Didier Nativel

► **To cite this version:**

Didier Nativel. Les sens de la nuit. Enquête sur des sensorialités urbaines coloniales à Madagascar et au Mozambique. Sociétés Politiques Comparées - Revue européenne d'analyse des sociétés politiques, Fonds d'Analyse des SOciétés POLitiques (FASOPO), 2016. hal-02120342

**HAL Id: hal-02120342**

**<https://hal-univ-paris.archives-ouvertes.fr/hal-02120342>**

Submitted on 5 May 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Dossier Nuits urbaines

### Les sens de la nuit Enquête sur des sensorialités urbaines coloniales à Madagascar et au Mozambique

**Didier Nativel**  
Université Paris-Diderot, CESSMA

*Sociétés politiques comparées*

38, jan.-avr. 2016

ISSN 2429-1714

Article disponible en ligne à l'adresse : [http://www.fasopo.org/sites/default/files/charivaria4\\_n38.pdf](http://www.fasopo.org/sites/default/files/charivaria4_n38.pdf)

Citer le document : Didier Nativel, « Les sens de la nuit. Enquête sur des sensorialités urbaines coloniales à Madagascar et au Mozambique », *Sociétés politiques comparées*, 38, jan.-avr. 2016.



## LES SENS DE LA NUIT

### ENQUÊTE SUR DES SENSORIALITÉS URBAINES COLONIALES À MADAGASCAR ET AU MOZAMBIQUE

Didier Nativel

La ville est bien le lieu éminent et complexe du sentir. Y circuler, y vivre, c'est être en prise avec des stimulations de toutes sortes aptes à provoquer d'innombrables sensations dans des espaces précis et des relations sociales particulières. Ces sensorialités dessinent une trame invisible et pourtant indispensable, qui soutient toute performance sociale. Elles structurent les imaginaires éveillés comme les productions oniriques. En outre, elles conditionnent en partie l'émergence et l'expression des émotions.

Si les sensorialités urbaines forment des flux composites mais cohérents, elles convergent parfois pour créer des espaces-temps localisés, éprouvés, enveloppant, éphémères mais reproductibles : en somme, des ambiances<sup>1</sup>. Dans une ambiance, le polysensoriel l'emporte. On le dit probablement trop peu dans les recherches actuelles, éclatées en domaines multiples. Un certain « tournant sensoriel » s'est en effet constitué contre une hégémonie des investigations sur le visuel. En retour, ce sont les études sur le monde sonore qui se sont imposées. Mais anthropologues et parfois historiens se sont aussi intéressés aux rôles sociaux des odeurs ou au toucher, sens longtemps délaissés. On peut comprendre qu'il soit commode d'isoler des domaines sensibles spécifiques, comme chez Alain Corbin<sup>2</sup> ou chez Joël Candau<sup>3</sup> ; il est cependant tout aussi justifié de raisonner en termes polysensoriels<sup>4</sup>. Ainsi, Juhani Pallasmaa a montré que l'architecture n'est pas uniquement à rattacher au voir mais à une expérience corporelle plus totale<sup>5</sup>. Notre perception du monde se construit dans et hors de lieux construits qui nous sont familiers ou que l'on découvre. Bien plus, l'architecture et la forme des villes orientent notre manière de ressentir le monde.

Rares sont les chercheurs qui se sont interrogés sur la façon dont régimes diurnes et nocturnes affectaient nos perceptions. On pourrait à cet égard suivre M. Merleau-Ponty, pour qui la nuit modifie notre rapport au monde car, en « pénétrant tous nos sens », elle paraît effacer de nombreux repères<sup>6</sup>, voire, pourrait-on ajouter, requalifie potentiellement les identités personnelles. Au premier abord, la nuit paraît cloisonner les mondes sensibles, comme rétractés, là où le jour donne l'occasion d'un certain déploiement polyphonique. L'une des raisons en est la raréfaction des activités socio-économiques et de la présence humaine dans l'espace public, et, du fait de l'obscurité, la réduction du monde visuel à un nombre plus limité de données sensibles. Les sens sont à la fois engourdis et potentiellement aiguisés, l'attention diluée et renforcée en fonction de situations émotionnelles ressenties avec plus d'intensité. Les détails d'un paysage urbain nous échappent. Mais ceux que l'on repère ont une valeur plus grande. Veiller, c'est lutter contre des nécessités biologiques et sociales, ou encore des injonctions morales,

<sup>1</sup> Thibaud, 2002, 2012 ; Labussière, 2013.

<sup>2</sup> Corbin, 1982, 2000 ; Candau, 2000.

<sup>3</sup> Candau, 2000.

<sup>4</sup> Les recherches de David Howes (2004), Constance Classen et d'autres représentants des *sensory studies* croisent recherches « mono » et « polysensorielles ». L'article de synthèse récent de Marie-Luce Gélard (2016) va dans la même direction.

<sup>5</sup> Pallasmaa, 2010 : 46-53.

<sup>6</sup> Merleau-Ponty, 2010 : 979.

qui appellent au repos. Si être à contre-courant de rythmes dominants peut être vécu comme une contrainte, celle-ci peut aussi constituer un objectif en soi pour qui veut investir la part d'incertitude et de possible de la nuit. Tout cela est à évaluer de façon contrastée suivant les lieux (certains ont des identités nocturnes plus fortes que d'autres), le statut des acteurs et les contextes.

Il existe bien des modalités sensibles, des espaces-temps ressentis, nourris de rythmes et de conventions spécifiques qui distinguent temporalités diurnes et nocturnes. Mais ceux-ci, notamment au Mozambique et à Madagascar, renforcent plus qu'ils n'altèrent les fondements de la domination coloniale. Notre hypothèse est que la nuit coloniale reste profondément structurée par les lignes de partage ségrégatives. En effet, les discontinuités spatiales observables de jour le sont aussi, voire davantage, de nuit. C'est en cela que nous plaçons ici, plus que d'autres chercheurs, pour une lecture politique des sensorialités et de certaines de leurs configurations, les ambiances<sup>7</sup>. De manière générale, les colonisés luttent au quotidien contre un processus « d'aliénation des affects<sup>8</sup> ». On pourrait à ce titre dire que la ville coloniale ségréguée, espace de production de corps contraints, agit sur les capacités perceptives fondamentales telles que les a définies Merleau-Ponty. Pour ce dernier, la perception est au cœur de notre expérience du monde, car celle-ci est éminemment réversible<sup>9</sup>. L'être percevant est perceptible dans le même mouvement. Il n'est pas simple spectateur, il est engagé dans le monde sensible dont il constitue l'un des vecteurs. Dans le contexte colonial fondé sur une volonté, plus ou moins marquée, de séparation de corps racialisés, la moindre interaction met à l'épreuve les termes d'une loyauté du colonisé : un regard trop prononcé peut-être perçu comme arrogant, un regard fuyant comme un signe de dissimulation<sup>10</sup>. On pourrait se demander dans quelle mesure une certaine emprise coloniale sur la nuit renforce cette réversibilité contrariée.

Pour aborder cette question, nous explorerons les sensorialités nocturnes de deux villes coloniales situées de part et d'autre du canal du Mozambique, Tananarive et Lourenço Marques (actuelle Maputo), à travers les trajectoires de deux poètes, Jean-Joseph Rabearivelo (1903-1937) et José Craveirinha (1922-2003), qui font corps avec leurs villes : en parcourant depuis l'enfance rues et sentiers, ils en connaissent les frontières sociales et raciales. Rabearivelo, né sept ans après l'annexion de Madagascar par la France, est le produit d'une petite élite lettrée qui cultive le souvenir d'un Etat précolonial puissant, le Royaume de Madagascar. Proche dans sa jeunesse d'un mouvement de nationalisme culturel, « Hitedy ny very » (« A la recherche de ce qui est perdu »), valorisant la langue malgache et un certain passé royal<sup>11</sup>, ce conservateur avide d'avant-garde littéraire<sup>12</sup> compense la médiocrité de la vie culturelle locale par un dandysme débridé de flâneur baudelairien qui s'exprime surtout la nuit. Comme d'autres, il adopte le français sans jamais délaisser le malgache. C'est d'ailleurs dans la langue du colonisateur, qu'il maîtrise parfaitement, qu'il écrit son journal intime, mine d'informations de grand intérêt pour notre sujet et contre-scène de la « situation coloniale<sup>13</sup> ». De statut indigène, petit-bourgeois désargenté, il y consigne régulièrement le compte rendu de ses sorties et rencontres. A partir de cette source, c'est tout un monde nocturne colonial que l'on peut entrevoir.

<sup>7</sup> Cette notion a été travaillée de manière remarquable par les membres du laboratoire Cresson (Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain) de Grenoble, dont J.-P. Thibaud (2002, 2012). Néanmoins, dans ces travaux, on ne sait pas toujours quel rôle jouent les ambiances dans la production de l'ordre politique et social.

<sup>8</sup> Stoler, 2013 : 28.

<sup>9</sup> Merleau-Ponty, 2010.

<sup>10</sup> Figueiredo, 2010 : 35.

<sup>11</sup> C'est aussi un grand connaisseur de l'histoire de la ville. Voir Baudin, Rabearivelo, 1936.

<sup>12</sup> Anticommuniste stigmatisant la plupart des nationalistes marxisants de son temps, c'est sur le plan littéraire un lecteur de Joyce et de Proust.

<sup>13</sup> Balandier, 1951.

De son côté, Craveirinha est un métis reconnu par son père, petit policier portugais franc-maçon hostile au régime de l'Estado Novo dominé par le dictateur Salazar. Elevé par une belle-mère venue de métropole, il reste profondément attaché à l'univers rongé de sa mère, morte dans son enfance<sup>14</sup>. Tout comme Rabearivelo, il ne peut poursuivre ces études secondaires au lycée. Mais cet intellectuel autodidacte se nourrit de lectures et d'échanges qui l'ouvrent sur le monde<sup>15</sup>. Lié très jeune à l'opposition portugaise, il intègre en 1964 une cellule clandestine du Frelimo (Front de libération du Mozambique), fondé deux ans plus tôt par des Mozambicains exilés à Dar es Salaam<sup>16</sup>. A vingt ans de distance de Rabearivelo, il nous apparaît bien lui aussi comme un homme de l'entre-deux : de statut portugais, il vit dans le *caniço*, surnom donné à la périphérie de la ville coloniale de Lourenço Marques, tout en côtoyant au quotidien l'élite culturelle de la colonie qui habitait dans la ville dite « de ciment<sup>17</sup> ». A travers l'exemple de ces deux poètes, ce sont les zones intermédiaires d'un « partage du sensible<sup>18</sup> », c'est-à-dire d'un ordre politique et esthétique qui visibilise ou invisibilise actions et acteurs, que l'on peut appréhender.

### AMBIANCES NOCTURNES ET CHRONOTOPIES RACIALISÉES

Contrôler « le temps des villes<sup>19</sup> », c'est définir l'usage légal (ou légitime) de la nuit. Par les lois, des équipements (éclairages), des dispositifs de surveillance, la stimulation ou non d'une économie nocturne, le colonisateur rend possible la formation d'un nouvel espace-temps urbain qui inclut ou marginalise des sociabilités spontanées à partir de modèles métropolitains. La conquête de la nuit, relative et progressive en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle, vise à domestiquer une parenthèse temporelle propice à l'anomie qu'il s'agit de contenir ou de faire reculer<sup>20</sup>. Des frontières temporelles aux effets spatiaux précis sont peu à peu repoussées<sup>21</sup>. Outre-mer, les aménagements urbains intègrent ce désir de maîtrise chronotopique, dont les effets sont par exemple la réduction de la mobilité des colonisés. De fait, à Lourenço Marques plus qu'à Tananarive, la ségrégation s'exprime particulièrement la nuit. Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle et jusqu'en 1961, les indigènes ne peuvent se trouver sans autorisation dans la ville européenne « de ciment » après 21 heures. Entre-temps, les limites spatiales et temporelles de la ville européenne ont été repoussées. Avec l'électrification progressive des quartiers centraux et des artères principales, le rapport à la nuit a changé. Seuls les colons – il s'agit en somme d'un de leurs attributs théoriques<sup>22</sup> – peuvent réellement disposer librement de la nuit ; en particulier de périmètres ludiques comme la rue Araújo à Lourenço Marques située à proximité du port et de la gare, portes d'entrée de la colonie et donc seuils stratégiques. On y trouve des bars, des casinos, des compagnes d'un soir pour marins, touristes sud-africains, Portugais de la ville ; et, à peu de distance, des salles de spectacle, interdites d'accès aux Africains. Ces derniers, de statut indigène et plus rarement « assimilé<sup>23</sup> », ainsi que des familles métisses ou européennes pauvres, vivent dans les quartiers peu, voire non éclairés, situés de part et d'autre des limites légales de la ville où le passage à la nuit n'est pas vécu de la même façon. Passer dans le *caniço*, c'est se diriger dans un dédale de

<sup>14</sup> Chabal, 1994 : 87-88.

<sup>15</sup> Laban, 1998 : 46.

<sup>16</sup> Dirigé par Eduardo Mondlane, diplômé d'une université américaine et passé dans sa jeunesse par Lourenço Marques, le Frelimo déclenche une insurrection en 1964 en attaquant des casernes portugaises dans le nord du Mozambique.

<sup>17</sup> *Canico* signifie « jonc », matériau de construction dominant dans la partie ségréguée de la ville.

<sup>18</sup> Rancière, 2000.

<sup>19</sup> Paquot, 2001.

<sup>20</sup> Delattre, 2004.

<sup>21</sup> Gwiazdzinski, 2005, 2012.

<sup>22</sup> Ici comme ailleurs, les petits colons pauvres avaient un mode de vie qui les rapprochait d'une partie des indigènes.

<sup>23</sup> Statut juridique permettant à une poignée d'Africains, soumis au préalable à une enquête sur leur maîtrise du portugais et sur leur mode de vie, de sortir de l'indigénat.

sentiers étroits qui traversent des espaces de plus en plus denses du fait d'une explosion démographique qui accroît des problèmes sanitaires. Les policiers portugais qui s'y rendent ponctuellement sont relayés par des auxiliaires qui y habitent en permanence, les *sipaïos*. A partir des années 1950, et surtout après l'insurrection lancée depuis la Tanzanie en 1964 par le Frelimo, la police politique portugaise (la PIDE<sup>24</sup>) y intervient plus fréquemment pour procéder à des arrestations. En outre, elle y dispose d'un réseau d'informateurs qui s'étoffe. Du *caniço* émerge une vie sociale et culturelle intense, par le biais de clubs de football et de formations musicales dynamiques, génératrices d'ambiances et donc de sensorialités festives diurnes et parfois nocturnes<sup>25</sup>. Mais ce contexte est aussi marqué par une montée de la méfiance, voire, après une vague d'arrestations et la généralisation de la torture pratiquée dans des centres de détention et des prisons de la ville et de ses environs, l'installation d'un paysage de la peur<sup>26</sup>. La nuit n'est donc pas un envers du jour. Elle accentue des tendances observables le jour, en légitimant des logiques qui s'alimentent de manière dialectique : chez les uns le désir répressif, chez les autres la volonté de rupture.

A Tananarive, la nuit dessine avec plus de subtilité une frontière raciale tout autant que sociale. C'est une ancienne capitale royale que les Européens n'ont pu restructurer entièrement, ne transformant profondément que sa partie basse et n'aménageant que partiellement des quartiers « patrimoniaux » de la Haute Ville, où se trouvaient des souverains et les maisons de dignitaires<sup>27</sup>. La nuit, le maillage lumineux met d'abord en valeur des réalisations proprement coloniales. Les rues et les avenues principales de la Basse Ville sont très bien équipées. Un rapport des années 1930 précise même que la distance entre les sources lumineuses est de 40 mètres dans des artères ou places principales qualifiées de « décoratives » (avenue Fallières, place Mahamasina), mais peut dépasser 100 mètres dans des voies moins centrales<sup>28</sup>. Si les Européens vivent souvent dans des maisons et immeubles qui donnent sur des rues éclairées, les Malgaches habitent des maisons en briques cuites ou crues, parfois très anciennes, à l'intérieur de quartiers denses uniquement desservis par des sentiers perpendiculaires aux voies pavées. Les discontinuités lumineuses ne révèlent pas les mêmes morphologies urbaines qu'à Lourenço Marques. Un certain entre-soi malgache à la fois recherché (c'est un refuge) et imposé (du fait de faibles aménagements) se développe dans l'obscurité.

Les autorités coloniales entendaient surveiller la ville nocturne d'abord par le biais d'auxiliaires de police indigènes. Dans les années 1930, ces derniers effectuent des rondes de 19 heures à 5 heures du matin<sup>29</sup>. Certains quartiers de la Basse Ville, comme celui du Zoma (le marché situé à Analakely), polarisent l'attention, de jour comme en fin de nuit avec l'arrivée des marchands et des premiers clients, car il attire des voleurs potentiels. D'autres policiers malgaches sont postés dès le petit matin à des carrefours pour surveiller la circulation<sup>30</sup>. Comme à Lourenço Marques, la prostitution est tolérée mais fait l'objet d'un contrôle constant. Les prostituées n'exercent pas uniquement à côté des casernes (Soanierana) ou du marché du Zoma, mais dans des lieux peu éclairés la nuit, tels le parc d'Ambohijatovo ou encore le tunnel Garbit<sup>31</sup>. La presse malgache, en particulier confessionnelle protestante et catholique, dénonce fréquemment l'existence de maisons de rendez-vous<sup>32</sup>. Le pouvoir colonial n'interdit pas la prostitution, du fait d'un déséquilibre évident dans le *sex ratio* de la communauté européenne. Cependant, il accroît une certaine pression sanitaire à mesure que le risque de conflit en Europe se précise : il s'agit de préserver les troupes coloniales de la menace d'une péril vénérien<sup>33</sup>.

<sup>24</sup> Police internationale et de défense de l'Etat.

<sup>25</sup> Voir Sopa, 2014, ainsi que Nativel, 2011. Sur le sport, consulter Domingos, 2012 et Nativel, 2016a.

<sup>26</sup> Nativel, 2013, vol. 2 : 50.

<sup>27</sup> F. Rajaonah, 1996. Sur le passé précolonial : Nativel, 2005.

<sup>28</sup> Archives nationales d'outre-mer (ANOM), Aix-en-Provence, PT12.

<sup>29</sup> ANOM, Aix-en-Provence, PT41, 1937.

<sup>30</sup> C'est par exemple le cas de deux agents dans le quartier d'Andravoahangy en octobre 1937 (ANOM, Aix-en-Provence, PT13).

<sup>31</sup> ANOM, Aix-en-Provence, PT194.

<sup>32</sup> Par exemple le journal catholique *Lakroa*. Voir ANOM, Aix-en-Provence, PT194, décembre 1937.

<sup>33</sup> ANOM, Aix-en-Provence, PT194.

A Tananarive, les sociabilités festives nocturnes urbaines concernent alors une poignée de privilégiés. Manœuvres, domestiques, petits employés se couchent et se lèvent tôt. Ils ne peuvent vivre à contre-rythme. Il en va de même à Lourenço Marques, dans le *caniço*. S'il est encore difficile de documenter aussi précisément qu'on le souhaiterait le monde social nocturne, et a fortiori ses dimensions sensorielles, on peut néanmoins s'en faire une idée à travers ces deux témoins que sont Rabearivelo et Craveirinha. Le premier nous fait sentir un Tananarive *alina* (de nuit) à l'hédonisme sombre et individualiste, quand le second ausculte pour nous le versant pathologique des ambiances et paysages nocturnes, foyers possibles d'une sensorialité de la révolte.

## ANCRAGES ET DÉRIVES NOCTURNES DE RABEARIVELLO

Correcteur à l'Imprimerie officielle depuis 1924, Rabearivelo est d'abord un lecteur et rédacteur par profession. Il se rend tous les jours à pied à son travail de son domicile des environs de la rue Amiral-Pierre, dans la Moyenne Ville. Il est un témoin conscient des métamorphoses de la ville, notamment sonores. Ainsi, cris et appels et autres « voix publiques<sup>34</sup> », fréquents dans nombre de quartiers où les maisons sont très proches les unes des autres, ont parfois changé de résonance depuis son enfance. Le pavage des rues, l'irruption des automobiles dans la ville basse ont modifié l'acoustique urbaine. Le français s'est diffusé de façon hégémonique. Le téléphone et les enregistrements sonores diffusés par les disques, la radio et le cinéma parlant se répandent tout au long de l'entre-deux-guerres et transforment peu à peu le rapport à la voix<sup>35</sup>. Dans les années 1930, la nuit porte l'empreinte négative de ces sons nouveaux, signes d'une modernité appropriée par l'élite malgache. Tout un pan d'une sensorialité nocturne plus intime apparaît aussi dans le journal de Rabearivelo. Ainsi, quand celui-ci perd sa fille de deux ans, Voahangy, en novembre 1933 – tragédie dont il ne se remettra jamais et qui explique en partie son suicide de 1937 –, médecins et familiers prévenus en pleine nuit affluent peu à peu<sup>36</sup>. En pareilles circonstances, il est fréquent d'entendre s'élever à l'intérieur des quartiers les chants de cantiques lors des veillées funèbres.

Le plus souvent, quand Rabearivelo rentre chez lui au milieu de la nuit, il s'adonne à des lectures qui mêlent son désir de découvrir productions littéraires françaises ou étrangères, et sa volonté de produire une œuvre de qualité. Mais on peut aussi deviner une *soma-esthétique*<sup>37</sup> de la lecture : une conscience corporelle en quête de bien-être, voire de plaisir associée à cette activité. C'est aussi et même surtout la nuit que Rabearivelo écrit. Ce n'est probablement pas un hasard si un recueil de poèmes de jeunesse en français (en partie publiés) s'intitule *Soirs malgaches*<sup>38</sup>, et l'un de ses ouvrages majeurs *Traduit de la nuit* (1936).

Même si ses poèmes et œuvres de fiction ne parlent que rarement directement de Tananarive, le processus d'écriture est chez lui indissociable du lien qui le rattache à sa ville, qui lui livre mille « choses vues » (Hugo) et d'innombrables sensations et impressions transcrites en vers ou prose. Par la marche, Rabearivelo ne cultive pas seulement son lien physique avec la ville<sup>39</sup> ; cette « expérience totale » du point de vue sensoriel<sup>40</sup> le prédispose à l'accueil de l'imprévu, du surgissement de l'inédit.

---

<sup>34</sup> Féraud, 2010.

<sup>35</sup> Le Breton, 2011 : 257.

<sup>36</sup> Rabearivelo, 2010 : 281.

<sup>37</sup> Shusterman, 2007.

<sup>38</sup> Rabearivelo, 2012 : 51-61.

<sup>39</sup> Thomas, 2007.

<sup>40</sup> Le Breton, 2012 : 30 ; Serres, 1999 : 17.

Petit-bourgeois occidentalisé, Jean-Joseph Rabearivelo donne l'impression de circuler sans entraves dans sa ville de naissance<sup>41</sup>. Contrairement à Lourenço Marques, il n'y a pas de couvre-feu à Tananarive pour les indigènes. Chaussé et habillé le plus souvent de manière élégante, Rabearivelo exprime dans sa démarche, sa connaissance directe et savante de la capitale de la colonie, son statut social privilégié<sup>42</sup>. La plupart des Malgaches de la ville marchent pieds nus sur des trottoirs – invention coloniale. Domestiques et manœuvres sont obligés de parcourir de longue distance pour se rendre à leur travail. Certains d'entre eux rusent pour échapper à la police quand ils n'arrivent pas à payer leurs impôts.

Dans ses trajets urbains, Rabearivelo emprunte toute une gamme de voies possibles, vecteurs de sonorités et d'impressions visuelles et olfactives les plus diverses : sentiers dans des quartiers denses ou à l'inverse au milieu de rizières, impossibles à pratiquer en saison des pluies, ou encore routes asphaltées de qualités variables et enfin escaliers monumentaux (vers Analakely ou en direction de Faravohitra) ou plus modestes. Ainsi, il se confronte à une succession de paysages, voire de micro-paysages, qui alternent, se juxtaposent, se contredisent parfois aussi entre urbanité et ruralité, horizontalité et verticalité. En marchant, il participe, même modestement, à la modulation d'ambiances urbaines qui se succèdent dans le continuum des itinéraires journaliers<sup>43</sup>.

Le monde social nocturne respectable qu'il fréquente, suivant l'étiquette protestante et bourgeoise malgache, est celui des fêtes privées ou des sorties au théâtre où l'on s'épie et l'on étale les signes extérieurs de sa réussite. A l'époque coloniale, Tananarive reste la ville du voir, comme lieu de pouvoir qu'elle est depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Parfois, accompagné de sa femme et de ses enfants, il effectue en début de soirée une promenade qui le conduit par exemple à Andohalo<sup>44</sup>, ancienne place royale remodelée sous le gouverneur Gallieni, et à laquelle les Tananariviens restent attachés.

Le versant nocturne de sa traversée de la ville s'apparente le plus souvent, dans son journal, à une longue dérive : une fuite en avant par l'alcool, le sexe, l'opium. Il donne l'impression de se venger de l'ordre diurne qui fait de lui un indigène dépendant du bon vouloir de colons aux responsabilités diverses qu'il estime généralement médiocres mais qui lui sont indispensables pour publier ou produire des spectacles. En retrouvant souvent « ses amis de bringue » (selon son expression<sup>45</sup>) – surtout des Français –, il brouille à souhait les frontières coloniales. Il fréquente divers bars et restaurants : le Cercle des sous-officiers, Babis (grec), Ah-Louis (chinois), Chez Audier, Au Glacier et Fumaroli (français). Il se rend fréquemment avec les mêmes compagnons dans une fumerie d'opium tenu par un Chinois<sup>46</sup>. Mais ses « dérives » renforcent aussi ses liens avec d'autres Malgaches. Lors du réveillon de 1934, qu'il passe avec d'autres chez un ancien condisciple de collège, il se dirige à partir de vagues indications. Il sait que la maison se trouve à proximité de la demeure d'une de ses connaissances, près d'un des rares lampadaires du quartier. Dans le passage consacré à cet épisode, il prend soin de citer les bouteilles apportées lors du réveillon : un bordeaux (un Château Normandin) et un whisky de Nouvelle-Zélande<sup>47</sup>. Habituellement, comme il ne dispose que d'un salaire de petit notable en charge d'une famille, il se contente de bière, de rhum et surtout du vin ordinaire importé de France. D'autres hommes malgaches de milieux plus populaires *hova* ou *mainty*<sup>48</sup> ne boivent généralement qu'un alcool local bon marché (*toaka gasy*, *betsabetsa*) parfois distillé dans la ville même ou dans les environs, le plus souvent la nuit. En effet, cette production est interdite et les débits de boisson malgaches qui la distribuent sont surveillés de près.

<sup>41</sup> Rabearivelo, 2010 : 225, 228.

<sup>42</sup> Sur l'élégance (*haingo*) comme élément distinctif depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, voir Rajaonah, 1997 : 868.

<sup>43</sup> Nativel, 2013, vol. 2 : 69.

<sup>44</sup> Rabearivelo, 2010 : 932.

<sup>45</sup> Rabearivelo, 2010 : 930.

<sup>46</sup> Rabearivelo, 2010 : 213 et 221.

<sup>47</sup> Rabearivelo, 2010 : 312.

<sup>48</sup> Catégories sociales précoloniales. Les *hova* étaient les hommes et femmes libres et les *mainty*, les serviteurs royaux. Après l'abolition de l'esclavage en 1896, les *mainty* désignent aussi les membres des anciens groupes serviles (*andevo*).



Ce réveillon entre Malgaches, ou d'autres « bringues » de ce type, tourne à l'« orgie », thème fréquemment abordé par Rabearivelo dans son journal et qu'il emploie lui-même<sup>49</sup>. S'il se vante de ces nombreuses conquêtes de jeunes femmes malgaches<sup>50</sup>, il a également, mais plus rarement, des aventures homosexuelles. Celles-ci paraissent d'abord dirigées contre une morale protestante ou catholique merina qu'il exècre. En revanche, une liaison revendiquée avec une Européenne l'amène à questionner les frontières sexuelles de l'ordre colonial. Dans ce dernier cas, Rabearivelo lutte pour conserver la position de partenaire d'un jeu tant érotique qu'intellectuel afin de ne pas être considéré comme un simple objet de plaisir ; situation plus courante chez les femmes malgaches convoitées par des Vazaha (Européens)<sup>51</sup>.

La nuit est bien pour Rabearivelo un moment ambigu entre désordre et sérénité, dérèglements des sens et extrême concentration. C'est souvent dans ces phases où le « silence qui appelle le sens<sup>52</sup> » risque de l'engloutir ou de le révéler qu'il œuvre en dialoguant par des lectures, on l'a vu, avec des poètes et écrivains de divers continents et époques. Le cosmopolitisme littéraire qu'il cultive est pour lui une marque distinctive profonde. Si le jour est un fréquent moment de désenchantement – on lui fait comprendre que son talent n'efface pas son statut –, la nuit l'amène à rejoindre pleinement une « communauté imaginée » internationale où il trouve pleinement sa place dans ses « presque-songes » (« sary-nofy »), du nom d'une série de poèmes<sup>53</sup>... Néanmoins, individualiste et jouisseur tourmenté, il s'engouffre avec obstination dans l'espace nocturne qui lui est autorisé sans manifester de réel souci pour la marginalisation de l'ensemble des Malgaches de Tananarive. A l'inverse, chez José Craveirinha, les frustrations personnelles d'un métis en quête de reconnaissance conduisent, par l'écriture et l'action collective, à privilégier une lecture politique des sensations, des affects et des sensorialités nocturnes qui débouchent sur l'horizon politique de la nation à inventer.

## LES PLASTICITÉS DE LA NUIT CHEZ CRAVEIRINHA

La plasticité, selon Catherine Malabou, renvoie aussi bien à un potentiel adaptatif qu'explosif<sup>54</sup>. Si la nuit paraît plus ouverte après la fin officielle de la ségrégation en 1961, elle reste un moment où s'exerce une forte pression sur les colonisés. Parmi eux, un certain nombre font de ce moment de suspension une ressource pour contester, voire préparer la fin du colonialisme. C'est ainsi de nuit que Craveirinha et d'autres membres des grandes associations du *caniço* se rendent à des réunions clandestines du Frelimo en 1964. Un rapport de la police politique portugaise (la PIDE) le concernant laisse deviner une géographie subversive où les quartiers de Xipamanine, de Chamanculo et de Mafalala servent de lieux de rencontres aux membres de l'organisation<sup>55</sup>. Pour les militants nationalistes stigmatisés en raison de la couleur de leur peau, l'invisibilité stratégique choisie s'oppose à l'invisibilisation sociale subie. Ces réunions nocturnes sont souvent le prélude à une sortie de la colonie. Mais seule une poignée d'entre eux, généralement plus jeunes que Craveirinha, parviennent à fuir pour rejoindre les bases-arrière de Tanzanie du Frelimo<sup>56</sup>. Après son arrestation, Craveirinha est envoyé à la prison du quartier de Sommerschild puis à l'hôpital psychiatrique d'Infulene, dont il ne sortira qu'en 1969<sup>57</sup>.

<sup>49</sup> Rabearivelo, 2010 : 314 et 598.

<sup>50</sup> Rabearivelo, 2010 : 618.

<sup>51</sup> Rabearivelo, 2010 : 700-703.

<sup>52</sup> Sansot, 2009 : 232.

<sup>53</sup> Rabearivelo, 2012 : 503-616.

<sup>54</sup> Malabou, 2005.

<sup>55</sup> Arquivos nacionais da Torre do Tombo (ANTT), Lisbonne, Polícia internacional e de defesa do Estado-Direcção geral de segurança (PIDE-DGS), processo : 5501. CI (2), interrogatoire de José Craveirinha, 8 février 1965.

<sup>56</sup> Nativel, 2016b.

<sup>57</sup> Après une évasion manquée et une tentative de suicide.

Avant de connaître cette « nuit carcérale » de quatre ans, Craveirinha a démarré une carrière de poète presque reconnue par les autorités portugaises. Ces dernières n'ignorent pas les dangereuses inclinations idéologiques de Craveirinha depuis l'adolescence<sup>58</sup>. Mais celui-ci, en plus d'être un journaliste talentueux, est un précieux intermédiaire qui fait la jonction entre les deux parties de la ville. Même s'il a bénéficié d'une promotion sociale en passant du *Brado africano*, journal de l'Association africaine dont il devient l'un des responsables dans les années 1950, à des périodiques de la « ville de ciment » (*Notícias, Tribuna*, puis *O Cooperador, Tempo*), il continue de vivre à Mafalala dans le *caniço*. Ses poèmes, parus dans la presse, ont été officiellement primés en 1959 et présentés à l'hôtel de ville, l'un des hauts lieux du pouvoir colonial au Mozambique. Il ne figure pourtant pas au centre de la scène littéraire locale, comme Rui Knopfli ou le critique Eugénio Lisboa. Il ne fait pas totalement partie de leur monde, lui qui, contrairement à eux, n'a pu entrer au lycée Salazar et poursuivre ses études au Portugal. Cela ne l'empêche pas de participer de manière sporadique à des réunions littéraires dans des quartiers favorisés, le plus souvent de nuit<sup>59</sup>. Moins obsédé qu'eux par la peur d'être un provincial, il cultive sa double culture eurafricaine dans une « fraternité des mots<sup>60</sup> » qui ancre sa mozambicanité<sup>61</sup>.

Avant 1961, date de l'abandon du Code de l'indigénat restreignant la circulation nocturne des Africains, Craveirinha peut, à l'instar de Rabearivelo à Tananarive, profiter de la nuit « laurentine<sup>62</sup> ». Il a la possibilité de fréquenter théâtres et cinémas (Manuel Rodrigues, Scala, Varieté, Gil Vicente), ou encore les cafés appréciés par la petite intelligentsia locale (ceux des salles de spectacle citées plus haut, ou encore le Continental et le Nicola)<sup>63</sup>. Il sait donc que la nuit, les seuls Africains présents sont ceux qui y travaillent en tant que serveurs et musiciens de ces lieux de loisirs pour la petite bourgeoisie blanche. Il connaît aussi la plupart des bars et boîtes de la rue Araújo prisée par les Portugais et Sud-Africains de passage, où se trouvent également des prostituées venues du *caniço*. Au même titre que son ami, le photographe Ricardo Rangel<sup>64</sup>, il fait de ces dernières des figures majeures de ces ambiances nocturnes construites pour satisfaire les mâles blancs de la colonie ou d'ailleurs. Dans ses textes, des jeunes femmes appelées « Hamina<sup>65</sup> », « Felismina<sup>66</sup> » ou « Teresinha<sup>67</sup> » passent du statut de femmes indigènes invisibilisées dans la journée en « reines du bar » qui allument la nuit les désirs des clients aux rythmes des musiques jouées sur place. Les ambiances nocturnes de la rue Araujo doivent en effet beaucoup aux musiciens de la périphérie. Au Luso ou au Pinguim, on peut par exemple apprécier le guitariste mythique Daíco<sup>68</sup>, capable de « variations/ extraordinaires en si bémol<sup>69</sup> ». Mais Daíco, Young Issufo, João Domingos et bien d'autres complètent leurs revenus en jouant aussi pour des habitants du *caniço*. Ils se font alors les *agents sensibles* d'autres ambiances où eux-mêmes se sentent plus à l'aise. Le dimanche de Pâques 1955, Daíco fait par

<sup>58</sup> Le dossier de la PIDE présent aux ANTT mentionné plus haut rappelle par exemple son compagnonnage avec des opposants portugais de Salazar dans les années 1940.

<sup>59</sup> Lisboa, 3 : 118.

<sup>60</sup> Titre d'un texte qui annonce que les « mots rongas et de l'Algarve (d'où venait son père) » se courtisent (Craveirinha, 1995b : 128).

<sup>61</sup> Calane da Silva, 2002.

<sup>62</sup> Adjectif désignant Lourenço Marques, surtout employé à propos de la ville de ciment.

<sup>63</sup> Journaliste débutant dans les années 1950, il évitait probablement les plus huppés comme le Gil Vicente. D'autre part, métis, il n'était pas toujours bien accueilli d'après son fils (entretiens avec Zeca Craveirinha junior, 21 juillet 2005).

<sup>64</sup> J'ai évoqué ce personnage clé de la vie culturelle des années 1960-2000 au Mozambique dans un texte à paraître : « Entre infracitadinité et cita-dignité. Trajectoires urbaines de prostituées et d'enfants pauvres de Lourenço Marques à travers les photographies de Ricardo Rangel (années 1940-1975) », dans O. Goerg et T. Fouquet (dir.), *Citadinés subalternes en Afrique et en migrations africaines : femmes, genre, dynamiques de la marge*, Paris, Karthala, 2016.

<sup>65</sup> J. Craveirinha, 2000 : 61-63.

<sup>66</sup> Craveirinha, 1995b : 29.

<sup>67</sup> Craveirinha, 1995b : 83-85, « Ode à Teresinha ».

<sup>68</sup> Ce guitariste sans pareil n'a jamais enregistré mais beaucoup marqué ceux qui l'ont entendu. Pour Craveirinha, sa présence sonore reste à jamais « gravée » sur le « long-playing » de Mafalala. Craveirinha, 1995b : 97, « Dó sustenido por Daíco »).

<sup>69</sup> *Ibid.*

exemple partie de musiciens engagés par l'Association africaine de son ami Craveirinha. Il y anime un bal, qui dure de 17 heures à minuit, où l'on peut entendre un éventail de musiques dites légères des années 1950 qui plaisent aussi dans la « ville de ciment » : boogie, bolero, samba<sup>70</sup>. Ces fêtes, en partie nocturnes, rassemblent d'abord des membres d'une petite élite du *caniço* : enfants de métis, de petits employés et commerçants, d'assimilés logeant dans des maisons en bois et ciment, aux toits de tôle (*madeira e zinco*), qui se démarquent dans l'espace sensible même du *caniço* de l'essentiel des habitations composées de roseaux (*caniço*). Les jeunes qui viennent danser au siège de l'Association africaine possèdent, pour certains, des appareils d'écoute et des disques venus des Etats-Unis, d'Europe et d'Afrique du Sud. La distinction sociale diurne et nocturne, à l'occasion de ces fêtes, a donc une trace sonore évidente. A partir des années 1960, on entend aussi plus fréquemment dans le *caniço* la marrabenta, un style musical originaire de Marracuene (bourg situé à une trentaine de kilomètres de Lourenço Marques) et sous influence sud-africaine. En effet, des flux de milliers de mineurs mozambicains employés dans les mines du Rand ramènent avec eux des disques, des transistors qui ouvrent aux musiques du sud de la colonie portugaise. Avant son arrestation en 1964, Craveirinha a été l'un des promoteurs de ce style qui s'affirme peu à peu<sup>71</sup>. Cette musique active non pas des *soma-esthétiques* solitaires mais des *socio-esthésies* : une conscience corporelle tournée vers le partage d'affects joyeux<sup>72</sup>.

Craveirinha n'ignore pas l'envers de ces nuits festives dans le *caniço* même. C'est d'abord une marge où règne l'inconfort : manque d'approvisionnement en eau, absence d'égout et d'éclairage public, zones fréquemment inondées (Lagoas, Bairro Indígena), quartiers souvent surpeuplés où les déchets et les eaux usées ne sont évacués que partiellement<sup>73</sup>... Les salaires faibles ne permettent guère de faire face à la moindre augmentation des prix de produits de première nécessité<sup>74</sup>. On y a froid et faim<sup>75</sup>. Beaucoup plus que chez Rabearivelo, méprisant envers les Malgaches des milieux populaires, Craveirinha exprime dans ses textes et dans son action d'animateur associatif une empathie pour les habitants du *caniço* : majoritairement des migrants changana et chopi qui travaillent comme dockers, manœuvres, domestiques. Une partie d'entre eux a subi le *xibalo* (travail forcé), d'autres ont dû partir en Afrique du Sud pour être mineurs, laissant derrière eux leur famille.

Quand il arrive à Craveirinha de rentrer au petit matin, moins fréquemment que Rabearivelo, il peut croiser cette foule de travailleurs traversant l'avenue circulaire qui marque la frontière entre villes de ciment et de *caniço* (Circunvalação) en direction des docks, du périmètre ferroviaire, des chantiers et des habitations des Portugais ou des immeubles des immenses avenues (24 de Julho, Pinheiro Chagas, Central, Machado) symboles d'un urbanisme colonial qui se veut triomphal. Plus tôt, au milieu de cet archipel sonore tissé de silence, il peut distinguer l'écho des cérémonies de guérison interdites, où musique d'accompagnement des transes, voix des possédés et des officiants sont parfois audibles de l'extérieur. Moins discrètement retentissent les appels à la prière des mosquées dans la soirée et au petit matin à Mafalala, où résonnent les voix des fidèles s'exprimant en shingazidja (langue parlée à la Grande Comore), en changana ou en makhuwa. Craveirinha peut identifier le bruit des cloches de l'église de Munhuana ou celles, plus lointaines, de São José Lhanguene. Quand la pression policière est moins forte, des petites fêtes privées de *xingombela* réunissent non loin de chez lui de jeunes garçons et filles. Craveirinha peut lui-même écouter en famille la radio, tandis que, près de sa demeure, quelques employés « assimilés » ou des *magaízas* (mineurs de retour d'Afrique du Sud) passent des disques sur leurs gramophones<sup>76</sup>. A une heure plus avancée, des *mabandidos* ou

<sup>70</sup> *O Brado africano*, 10 avril 1955.

<sup>71</sup> Entretiens avec Zeca Craveirinha junior, son fils, 20 juillet 2005, et avec le musicien Young Issufo, 21 juillet 2005.

<sup>72</sup> Dans le sens de Spinoza : ce qui accroît, ici positivement, la « puissance d'agir ».

<sup>73</sup> Des employés municipaux, les *zampuganas*, s'occupaient de débarrasser les domiciles de seaux d'excrément.

<sup>74</sup> L'un des poèmes du recueil *Xigubo*, intitulé « Hausse » (« Subida »), détaille cette question (Craveirinha, 1995a : 14-15).

<sup>75</sup> Voir « Froid dans les faubourgs » (« Frio nos subúrbios »), Craveirinha, 1995b : 126.

<sup>76</sup> Craveirinha, 1995b : 46, « História do magáíza Madevo ».

*xiguevengos* (délinquants) font entendre leurs « chansons obscènes<sup>77</sup> », alors que des prostituées du quartier des Lagoas, en *capulana* (vêtement de tissu commun aux femmes des milieux populaires du *caniço*) et sans maquillage, contrairement à celles de la rue Araújo, achèvent leurs dernières passes.

La poésie de Craveirinha ne restitue pas mécaniquement la pluralité humaine et sensible du *caniço*. Mais elle en est profondément imprégnée dans sa matérialité sonore et lexicale. Dans ses textes, les corps deviennent les instruments collectifs d'une longue plainte qu'il faut savoir deviner sous le silence : le « cri noir » (« O grito negro<sup>78</sup> ») est un motif récurrent que d'autres, comme la peintre métisse Bertina Lopes ou le photographe et ami de jeunesse de Craveirinha Ricardo Rangel, sauront aussi transcrire visuellement. C'est peut-être la musique et son ambivalence qui rend audible cette souffrance commune : « tambour qui fait éclater le silence amer de Mafalala<sup>79</sup> ». Celle produite par des habitants du *caniço* témoigne à sa façon de l'exploitation coloniale. Dans le texte « Timbileiros » (joueurs de *timbila* ou xylophone)<sup>80</sup>, les instrumentistes, utilisés voire exhibés lors des cérémonies officielles et d'expositions coloniales, semblent jouer avec leurs propres os.

Le guitariste Daíco n'est probablement pas le seul à s'épuiser la nuit sans être beaucoup payé en retour et en ne tenant qu'avec « une soupe de thé trois fois par jour<sup>81</sup> ». Dans le même temps, la musicalité du *caniço* reste le signe d'une dignité qui s'exprime notamment dans le désir : « J'écoute/la musique du *xitende*/dans ton corps à mes côtés », écrit-il dans son recueil de poésies érotiques<sup>82</sup>. Cette musicalité incarnée est aussi présente dans l'entrelacs de cris qui sont moins les signes d'une « passivité animale<sup>83</sup> », que Craveirinha comprend, que des ralliements fiers qui parsèment son « hymne à ma terre<sup>84</sup> ». Le cri devient alors l'appel « saoul de futur » qui déchire « le dur secret des murs de béton », ceux de la ville de ciment<sup>85</sup>, et finalement de l'ordre colonial lui-même.

Craveirinha n'a bien sûr pas choisi le titre de son premier recueil, *Xigubo*, par hasard. Le *xigubo* est une danse guerrière nguni associée à la figure du roi Ngungunhane, souverain de l'État de Gaza qui a résisté à l'expansion portugaise avant d'être défait, capturé puis exilé en 1895. En remobilisant ces références de façon non anecdotique et non nostalgique, Craveirinha présente implicitement une dimension plus nationaliste qu'existentielle d'une négritude revendiquée qui travaille sa poésie et sa pensée depuis ses premiers textes d'adolescence. Le recueil *Xigubo* et des poèmes de la même veine publiés dix ans plus tard mais écrits à la même époque<sup>86</sup> opposent l'ordinaire des corps soumis, matière première du colonialisme<sup>87</sup>, aux sensorialités émanant de corps reconquis qui répondent à l'« appel de la *xipalapala*<sup>88</sup> », sonorité vive de la mobilisation. Le poète militant ne se sent plus seul dans la nuit quand il lance : « je viens d'un Pays qui n'existe pas encore<sup>89</sup> ».

<sup>77</sup> Craveirinha, 1995b : 39.

<sup>78</sup> Titre d'un texte de *Xigubo* (Craveirinha, 1995a : 9).

<sup>79</sup> « Je veux être tambour » (« Quero ser tambor »), Craveirinha, 1995b : 107-108.

<sup>80</sup> Craveirinha, 1995 : 31.

<sup>81</sup> Craveirinha, 1995b, p. 97 : « Dó sustenido por Daíco ». Il vit alors dans la précarité et bénéficie de la mobilisation d'amis, dont José Craveirinha, en 1963 quand il tombe malade (*Tribuna*, 13 janvier 1963). Après sa mort en 1964, Craveirinha lui rend un profond hommage dans la presse (Sopa, 2014 : 233-234).

<sup>82</sup> « Escuto/a música do xitende/no teu corpo ao meu lado ». Le *xitende* est un arc musical. Voir Craveirinha, 2004 : 47.

<sup>83</sup> Dans le poème « Hausse » (« Subida ») déjà cité.

<sup>84</sup> Craveirinha, 1995a : 16-19.

<sup>85</sup> Craveirinha, 1995a : 50.

<sup>86</sup> Craveirinha, 1995b.

<sup>87</sup> Le poème « Cri noir » (« Grito negro ») cité précédemment démarre par ce vers : « Je suis charbon !/ Et tu m'arraches brutalement de terre/ Et tu fais de moi ta mine/ Patron ! » (Craveirinha, 1995a : 9).

<sup>88</sup> Craveirinha, 1995a : 79-80. Une *xipalapala* est une corne d'antilope dans laquelle on pouvait rassembler la population à l'époque des souverains de Gaza.

<sup>89</sup> Tiré du « Poème du futur citoyen » (Craveirinha, 1995a:13-14) ; voir également Moreau, Mendonça et Laban, 2001 : 82.

La nuit, comme temps politique, paraît naturaliser l'invisibilisation des colonisés. Ces derniers sont renvoyés au monde clos de quartiers tananariviens anciens, où les mobilisations nationalistes des années 1920 et du début des années 1930 n'inquiètent plus outre mesure les responsables coloniaux. A Lourenço Marques, la périphérie reste à la fois exclue et étroitement surveillée. Rabearivelo n'a pas connu de point de rupture-clé dans l'histoire politique de Madagascar. Il est né après la colonisation et est mort dix ans avant l'insurrection de mars 1947. A l'inverse, Craveirinha s'est formé dans les interstices du salazarisme et, à une autre échelle, de l'ébranlement des empires coloniaux. Leurs villes ne sont pas les « paysages originels<sup>90</sup> » qui hantent à jamais les écrivains qui s'en sont éloignés. Ce sont d'abord des lieux d'engagement sensible quotidiens, où chacun transcrit les modes nocturnes du colonial de manière très différente. La *mise en sens* à laquelle procède Rabearivelo oscille entre un lyrisme nostalgique d'un passé royal qui l'habite, comme autant de ruines, et une insatiable faim de modernité. Cet admirateur de Joyce traduit moins dans ses vers que dans ses choix sensoriels de notable dionysiaque des contradictions qui le coupent d'une possible énergie collective. Craveirinha n'est pas, pour sa part, prisonnier d'une *soma-esthétique* solipsiste. Il est l'observateur scrupuleux d'une *socio-esthésie* au fondement douloureux et au bord de l'explosion. Pour lui, le passage à la nuit n'est ni un objet de fascination, ni le lieu d'une hybris personnelle qu'il chercherait à apaiser dans l'écriture. C'est le temps décisif d'une réversibilité consolidée. Ses vers n'orientent pas uniquement le lecteur vers une phénoménologie nocturne du sentir qui ne serait au fond qu'un pâtir. La « spatialité de la nuit<sup>91</sup> » incertaine et inquiétante, sa plasticité oscillant entre rétraction et déploiement polysensoriel, coordonne flux sensoriels et ambiances tendus vers un horizon qui acquiert une existence propre et centrale<sup>92</sup>.

---

<sup>90</sup> Rolin, 1999.

<sup>91</sup> Merleau-Ponty, 2010 : 979.

<sup>92</sup> Bachelard, 1994 : 184.

## BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, G., *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1994.
- BALANDIER, G., « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 11, 1951, pp. 44-79.
- BAUDIN, E. et RABEARIVELO, J. J., *Tananarive, ses rues, ses quartiers*, Tananarive, Imprimerie de l'Imerina, 1936.
- CALANE DA SILVA, A. M., *A Pedagogia do léxico : as escolhas lexicais bantus, os nologismos luso-rongas e sua função estilística e estético-nacionalista nas obras « Xigubo » e « Karingana wa karingana » de José Craveirinha*, mémoire de maîtrise, Université de Porto, 2002.
- CANAU, J., *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, PUF, 2000.
- CHABAL, P., *Vozes moçambicanas. Literatura e nacionalidade*, Lisbonne, Vega, 1994.
- CHAVES, R., *Angola e Moçambique. Experiência colonial e territórios literários*, Cotia, Ateliê Editorial, 2005.
- CORBIN, A., *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Aubier, 1982.
- CORBIN, A., *Le Temps, le désir et l'horreur. Essais sur le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champs-Flammarion, 1998.
- CORBIN, A., *Les Cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champs-Flammarion, 2000.
- CRAVEIRINHA, J., *Xigubo*, Maputo, Associação dos escritores moçambicanos, 1995a [1964].
- CRAVEIRINHA, J., *Karingana ua Karingana*, Maputo, Associação dos escritores moçambicanos, 1995b [3<sup>e</sup> édition].
- CRAVEIRINHA, J., « Hamina "faz hara-quiri" nos templos da rua Araújo », dans N. Saúte, *As mãos dos pretos. Antologia do conto moçambicano*, Lisbonne, Dom Quixote, 2000.
- CRAVEIRINHA, J., *Poemas da prisão*, Maputo, Ndjira, 2003.
- CRAVEIRINHA, J., *Poemas eróticos*, Moçambique Editora, 2004.
- DELATRE, S., *Les Douze Heures noires. La nuit à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 2000.
- DOMINGOS, N., *Futebol e colonialismo. Corpo e cultura popular em Moçambique*, Lisbonne, ICS, 2012.
- FÉRAUD, O., *Voix publiques. Environnements sonores, représentations et usages d'habitation dans un quartier populaire de Naples*, doctorat d'anthropologie, Paris, EHESS, 2010.
- FIGUEIREDO, I., *Caderno de memórias coloniais*, Coimbra, Angelus Novus, 2010.
- GÉLARD, M.-L., « L'anthropologie sensorielle en France. Un champ en devenir ? », *L'Homme*, 217, pp. 91-108.
- GWIAZDZINSKI, L., *La Nuit, dernière frontière de la ville*, Paris, Edition de l'Aube, 2005.
- GWIAZDZINSKI, L., « Frontières nocturnes », *Hermès, La Revue*, 63, 2012, pp. 63-67.
- HOWES, D. (ed.), *Empire of the Senses. The Sensual Culture Reader*, Oxford, Berg, 2004.
- LABAN, M., *Moçambique. Encontros com escritores*, Porto, Fundação Eng. António de Almeida, 1998.
- LABUSSIÈRE, O., « Flux, ambiances et ré-enchantement du monde », *Ambiances* (ambiances.revues.org/141), 2013.
- LAPLANTINE, F., *Le Social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre, 2005.
- LE BRETON, D., *Du silence*, Paris, Métailié, 1997.
- LE BRETON, D., *Eclats de voix. Une anthropologie des voix*, Paris, Métailié, 2011.
- LE BRETON, D., *Marcher. Eloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, 2012.
- LISBOA, E., *Acta Est Fabula. Memórias I. Lourenço Marques (1930-1947)*, Guimarães, Opera Omnia, 2012.
- LISBOA, E., *Acta Est Fabula. Memórias III. Lourenço Marques revisited (1955-1976)*, Guimarães, Opera Omnia, 2013.
- MALABOU, C., « La plasticité en souffrance », *Sociétés & Représentations*, 20, 2005, pp. 31-39.
- MERLEAU-PONTY, M., *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2010.
- MOREAU, A., MENDONÇA, F. ET LABAN, M., *José Craveirinha, poeta de Moçambique*, Tours, OAVUP, Université de Poitiers, 2001.
- NATIVEL, D., *Maisons royales, demeures des grands à Madagascar. L'inscription de la réussite sociale dans l'espace urbain de Tananarive au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Karthala, 2005.
- NATIVEL, D., « Mondes sonores et musiciens des quartiers périphériques de Lourenço Marques (1940-1975) », dans F. Rajaonah (dir.), *Cultures citadines dans l'océan Indien occidental (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles). Pluralisme, échanges, inventivité*, Paris, Karthala, 2011, pp. 235-255.

- NATIVEL, D., *Contribution à une histoire des sociétés et des espaces urbains de l'océan Indien occidental (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>)*, HDR d'histoire, Université Paris-Diderot Paris 7, 2013, 4 vol.
- NATIVEL, D., « "Futebolizar a cidade" ? Football, ségrégation et stratégies citadines à Lourenço Marques (Mozambique), années 1940-années 1970 », *Tsingy*, 18, 2016a, pp. 67-78.
- NATIVEL, D., « Dissidences culturelles et spatiales de jeunes citadins colonisés au Mozambique (1945-1975) », *Cahiers Afrique*, 29, à paraître, 2016b.
- PALLASMAA, J., *Le Regard des sens*, Paris, Editions du Linteau, 2010.
- PAQUOT, T. (dir.), *Le Quotidien urbain. Essai sur les temps des villes*, Paris, La Découverte, 2001.
- PENVENNE, J., *African Workers and Colonial Racism. Mozambican Strategies and Struggles in Lourenço Marques, 1877-1962*, Portsmouth, Johannesburg, Londres, Heinemann, Witwatersrand University Press, James Currey, 1995.
- RABEARIVELO, J.-J., *Œuvres complètes, tome 1 : Le diariste (Les Calepins bleus), l'épistolier, le moraliste*, Paris, AUF, Présence africaine, Planète libre, CNRS Editions, Item, 2010.
- RABEARIVELO, J.-J., *Œuvres complètes, tome 2*, Paris, AUF, Présence africaine, Planète libre, CNRS Editions, Item, 2012.
- RAJAONAH, F., « Modèles européens pour une ville malgache : Antananarivo XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », dans C. Coquery-Vidrovitch et O. Goerg (dir.), *La Ville européenne outre-mer, un modèle conquérant ? (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, L'Harmattan, 1996, pp. 149-162.
- RAJAONAH, F., *Elites et notables à Antananarivo dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle*, thèse d'État, Lyon 2, 1997.
- RAJAONAH, F. (dir.), *Cultures citadines dans l'océan Indien occidental (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles). Pluralisme, échanges, inventivité*, Paris, Karthala, 2011.
- RANCIÈRE, J., *Le Partage du sensible*, Paris, La Fabrique, 2000.
- RANGEL, R., *Pão nosso de cada noite : Our Nightly Bread*, Maputo, Marimbique, 2004.
- ROLIN, O., *Paysages originels*, Paris, Seuil, 1999.
- SANSOT, P., *Poétique de la ville*, Paris, Payot & Rivages, 2004.
- SHUSTERMAN, R., *Soma-esthétique : pour une conscience du corps*, Paris, Editions de l'Eclat, 2007.
- SLOTERDIJK, P., *Bulles. Sphères 1*, Paris, Hachette Pluriel, 2010.
- SOPA, A., *A alegria é uma coisa rara. Subsídios para a história da música popular urbana em Lourenço Marques (1920-1975)*, Maputo, Marrimbique, 2014.
- SPINOZA, B., *Éthique*, Paris, Livre de poche, 2011.
- THIBAUD, J.-P., « Petite archéologie de la notion d'ambiance », *Communications*, 90, 2012, pp. 155-174.
- THOMAS, R., « La marche en ville. Une histoire de sens », *L'Espace géographique*, 36 (1), 2007, pp. 15-26.
- THOMAS, R. (dir.), *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*, Paris, Editions des Archives contemporaines, 2010.

## Les sens de la nuit.

### Enquête sur des sensorialités urbaines coloniales à Madagascar et au Mozambique

#### Résumé

S'intéresser aux villes africaines de nuit, de la fin du XIX<sup>e</sup> aux années 1960, c'est observer l'extension progressive des frontières temporelles de la vie sociale. Par des lois et des équipements, les colonisateurs définissent de façon continue les contours d'un espace autorisé et des règles de conduite qui conditionnent la production de sociabilités et d'imaginaires nouveaux chez les citoyens africains. Avec l'électrification progressive de quartiers centraux, de places publiques, de grandes artères, le rapport à la nuit change dans l'entre-deux-guerres. Objet d'une surveillance policière, qui redouble en période de contestation, la nuit n'est pourtant pas vécue de façon homogène comme l'envers passif du jour. Elle convoque autrement et diversement l'engagement sensible des acteurs. Dans ce temps de contraintes renforcées pour les colonisés se croisent, voire interagissent délinquants, militants, guérisseurs, musiciens, prostituées, indicateurs. La nuit n'est donc pas uniquement ce « silence qui appelle le sens », entre solitude, vulnérabilité et révélations. Les mondes sensoriels nocturnes, éminemment collectifs, se constituent d'abord autour d'ambiances spécifiques, fruits de transactions et de luttes. Espaces-temps éprouvés, enveloppants, éphémères mais fondés sur des régularités situées, les ambiances forment en effet des repères essentiels, le plus souvent ordinaires et non uniquement festifs, qui invitent à explorer les mues successives des villes africaines tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous nous appuyons pour le montrer sur des exemples malgaches et mozambicains, à partir d'une approche d'histoire sociale, matérielle et phénoménologique des pratiques

## The senses of the night.

### Investigate the night atmospheres of colonial cities in Madagascar and in Mozambique

#### Abstract

Studying African cities overnight, from the late nineteenth century to the 1960s, enables to observe the gradual extension of the temporal boundaries of social life. Through laws and equipment, the colonizers continuously define the contours of an authorized space and rules of conduct that affect the production of sociability and new imaginary among urban Africans. With the progressive electrification of central areas, public squares, large streets, the relationship to the night changes during the interwar period. Under police surveillance, which is stronger in time of dispute, the night is not, however, merely perceived as the passive opposite of the day. It mobilizes differently and variously sensorial engagement. In that context of strengthened restrictions for the colonized, possibly interact delinquents, activists, healers, musicians, prostitutes, informers. The night is not thus only this "silence which calls the sense": between loneliness, vulnerability and revelations. Eminently collective, nocturnal sensory worlds set up at first around specific atmospheres, are the results of transactions and fights. Experienced, enveloping, ephemeral but built on regularities time-spaces, atmospheres are ordinary and not only festive landmarks which invite us to explore the successive metamorphoses of African cities throughout the twentieth century. A social, material and phenomenological historical approach will help us to analyze Malagasy and Mozambican case studies

#### Mots clés

Madagascar ; Mozambique ; sensorialités nocturnes ; villes coloniales.

#### Keywords

Colonial cities ; nocturnal sensorialities ; Madagascar ; Mozambique.